

Directeurs-Gérants :
F. DE RODAYS A. PÉRIER
 Rédacteur en chef. Administrateur.

SECRÉTAIRE DE LA RÉDACTION :
Gaston CALMETTE

TÉLÉPHONE : 102.48 Rédaction
 102.47 Administration

ANNONCES ET RÉCLAMES
 Agence P. DOLLINGEN, 16, rue Grange-Batelière

LE FIGARO

H. DE VILLEMESSANT
 Fondateur

RÉDACTION
ADMINISTRATION — PUBLICITÉ
 26, Rue Drouot, 26 — PARIS

ABONNEMENT

	Trois Mois	Six Mois	Un An
Seine, Seine-et-Oise.	15	30	60
Départements	18	35	75
Union Postale	21	43	86

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

Gille ravisseeur.

Autant vous dire tout de suite que ce n'est pas de l'opéra-comique de Poise qu'il s'agit. L'aventure, quoique vraiment digne d'être mise au théâtre, n'en est pas moins du domaine de la vie réelle. Ce n'est pas un roman que je vais vous conter ici, c'est un fait divers. On annonce d'Amérique que Gille, l'ancien complice d'Abadie, un des assassins de la bande de Montreuil, vient d'épouser une jeune personne qui lui a apporté en dot deux cent mille francs de rente. Gille, Abadie, la bande de Montreuil ? Je crains que ces souvenirs-là ne se soient un peu effacés de vos mémoires. Un crime chasse l'autre, et nous avons eu, depuis, des malfaiteurs encore plus célèbres. Mais enfin, pour l'époque, la bande de Montreuil avait fait assez de bruit, et ce Gille qui la dirigeait donnait déjà l'impression d'un homme qui ira loin.

On crut même, un moment, qu'il irait plus loin qu'il ne voulait, car il avait été condamné à mort. Mais nous étions sous le règne du bon papa Grévy, et l'on n'exécutait pas les condamnés à mort, surtout quand ils étaient tout jeunes, comme Gille et Abadie, et qu'ils débutaient à peine dans la voie du crime. Le père Grévy, qui était un philanthrope, professait qu'on ne devait exécuter que les criminels endurcis, et il attendait toujours qu'ils eussent commis une demi-douzaine de crimes. Ce fut l'âge d'or pour les assassins, mais, tout compte fait, ils n'en abusèrent pas. On ne tuait et on n'assassinait pas plus alors qu'aujourd'hui. La statistique, à d'ailleurs, réglée cette question-là comme toutes les autres, et il est établi que toutes les années se valent, sous le rapport du vice et de la vertu. L'arbre du bien et du mal produit les mêmes fruits en tout saison.

Ce joli Gille opérait en l'an de grâce 1879. J'avoue que je n'étais pas très documenté sur lui. A Paris, on a bientôt fait de perdre les gens de vue. Mais j'ai pu quelques renseignements dans les journaux d'alors, au compte rendu des Tribunaux. Le jeune homme avait dix-huit ans, et il était fort bien de sa personne. Sans qu'on lui connût aucun diplôme particulier, il avait reçu néanmoins une éducation soignée, et nul mieux que lui ne décrivait une maison, un appartement, un lieu, un assasin, un homme ou une femme, quelquefois les deux à la fois. Il n'avait pas encore eu l'occasion d'exercer ses talents à Paris même, mais il comptait bien s'y faire une place un jour ou l'autre, et, en attendant, il s'exerçait dans la banlieue qui est le Conservatoire des escarpes et des chourineurs.

Il y avait constitué une bonne troupe d'ensemble qui donna, un certain soir, une représentation à Montreuil. On s'introduisit dans la maison d'une bonne femme pour la voler, et la bonne femme résistait, l'assassin. Il se trouva qu'elle n'avait, dans son tiroir, qu'une vingtaine de francs, ce qui motivait, en Cour d'assises, une de ces observations un peu prudhommesques dont les présidents sont coutumiers : « Ainsi donc, malheureux », s'exclama le magistrat, c'est pour une misérable somme de vingt francs que vous avez assassiné cette pauvre femme !

A quoi Gille répondit, avec beaucoup de bon sens :

— Le fait est qu'elle aurait mieux fait de nous les donner, sans tant d'histoires !

Simple réflexion qui indique que ce jeune homme ne manquait pas de jugement. Il n'en fut pas moins condamné à mort, non pas tant pour l'assassinat de la bonne femme méfiante que pour un certain nombre d'autres méfaits que la police avait découverts après coup. Il avait voulu, notamment, attenter à l'honneur de la Femme-Torpille. Gille et Abadie, en effet, bien avant les expériences actuelles, avaient déjà résolu à leur manière la question des sous-marins. Ils avaient, aussi, vaguement assassiné un garçon de recette, et pour tous ces motifs le jury leur avait refusé les circonstances atténuantes. Heureusement, je l'ai dit, le père Grévy donnait à tout péché miséricorde, et nos deux jeunes gens furent simplement envoyés au bagne. Il faut bien que jeunesse se passe !

On n'avait plus eu, depuis lors, de leurs nouvelles. Même aujourd'hui, on ne sait pas ce qu'il est advenu d'Abadie. Est-il mort, est-il vivant, est-il toujours en prison, ou a-t-il été rendu à la liberté ? On l'ignore. Nous croyons tout savoir, et finalement, nous ne savons rien de rien. Nous ne connaîtrions même pas l'aventure de Gille, si l'on n'était, par bonheur, bien mieux renseigné en Amérique qu'en France. Le bon jeune homme est donc sorti de prison. Il a dû être gracié à l'occasion de quelque 1^{er} janvier ou 14 Juillet. Deux fois par an, à pareille époque, nous relâchons un certain nombre de criminels. C'est notre façon de nous souhaiter la bonne année, ou de célébrer la prise de la Bastille. L'aimable Gille a dû évidemment profiter d'une de ces fournées, et le séjour de Montreuil, et même de Paris, lui étant devenu difficile, il a fait voile pour l'Amérique.

Ce n'est pas pour rien qu'on parle des Carrières d'Amérique ; Gille y a brillamment fait la sienne. Peu de temps après son arrivée, une millionnaire s'amourachait de lui, ce qui prouve que ce n'est pas seulement dans les foires qu'on trouve des femmes-torpilles. La jeune personne avait deux cent mille francs de rente, et par conséquent le moyen de s'offrir un mari à sa fantaisie. Elle en

aurait même trouvé plusieurs à ce prix-là, mais un seul lui convenait, et c'était Gille. Gille, un peu plus mûr que jadis, mais encore très présentable cependant et ayant pour lui l'auréole du malheur, et ce prestige spécial, cette respectabilité particulière que donne toujours une condamnation à mort. On ferait des volumes, en effet, avec l'histoire amoureuse des grands criminels, et Prado, Pranzini, Eyraud, Gamahut, tous nos guillotins de marque, ont toujours eu une ou plusieurs femmes dans leur existence.

Seulement, jusqu'ici, les femmes n'épousaient pas. Elles trouvaient dans le passé de ces amoureux une sorte d'excitant maladi, sans aller pourtant jusqu'à y chercher une garantie de bonheur. Mais qui pourra jamais expliquer et définir la femme ? Elle a toujours dans son cœur des trésors de sensibilité et d'indulgence. Et ces vertus, en Amérique, se doublent d'autres qualités encore plus pratiques. La jeune miss se sera dit qu'en supprimant les causes, on supprime aussi les effets. Au fond, ce n'était pas pour son plaisir, ce n'était même pas par méchanceté que Gille assassinait ainsi des vieilles femmes. Il ne les assassinait que pour avoir de l'argent. Supposons que ce bon jeune homme eût eu toujours vingt-cinq ou cinquante louis dans sa poche, croyez-vous que jamais l'idée lui serait venue d'aller à Montreuil autrement que pour y cueillir la fraise ? Quelle chance qu'un homme qui a deux cent mille francs de rente s'en aille jamais dans la banlieue de Paris tuer une vieille femme pour lui voler vingt francs !

L'Américaine n'a donc pas si mal raisonné. Et puis, c'est un principe qu'il ne faut pas épouser de petits saints, des gens qui ne savent pas ce que c'est que d'avoir vécu. Toutes les mères de famille vous diront qu'elles aiment mieux pour leur fils un homme qui ait l'expérience de la vie qu'un de ces jeunes gens, comme il y en a tant, qui ne jettent leur gourme qu'après qu'ils sont mariés. Ce Gille sera peut-être un bon mari, et ceci, au surplus, ne regarde que sa jeune femme. Elle a, tout au moins, l'avantage de le connaître. Elle sait qui elle épouse. Dans combien de mariages ne peut-on pas en dire autant !

Et, d'une façon générale, l'aventure a ceci de bon qu'elle nous apprend à ne jamais désespérer. Il ne faut pas se décourager parce qu'on a eu des débuts difficiles. Il y a toujours des hauts et des bas dans la vie, et la mort seule est une chose qui ne revient jamais. Gille, qui se faisait tout juste un argument qu'il n'avait pas de ses ministres de la justice lorsqu'un de ses ministres de la justice se plaignait de son extrême indulgence. Un jour, M. Dufaure insistait pour qu'il laissât la justice suivre son cours :

— Mais songez donc, monsieur le Président, que cet homme a commis trois assassinats !

— Et quel âge a-t-il ?

— Trente ans...

— Il est encore jeune ; il se corrigera !

L'exemple de Gille semble donner raison à cette théorie. On pourrait cependant transiger. En Orient, au temps jadis, tout homme qui était condamné à mort avait la vie sauve si une jeune vierge se dévouait pour partager sa destinée. Je ne me rappelle plus bien ce qui se passait si l'homme était déjà marié ; mais ce détail, en ces pays de polygamie, ne devait pas avoir grande importance. Nous pourrions, de même, avant d'exécuter un criminel dans l'autre monde, lui donner vingt-quatre heures de grâce pour attendre la riche épouse héritière qui viendrait dénouer ses liens et les dorés. Les mariages varient à l'infini, depuis le mariage d'amour jusqu'au mariage d'intérêt. Celui-ci, avec la richesse de la fiancée et les antécédents du fiancé, me paraît inaugurer une série nouvelle que nous appellerons, si vous voulez bien, les mariages de sac et de corde...

Le Passant.

AU JOUR LE JOUR

La duchesse Marie de Mecklembourg

Paris accorde toujours son attention et son respect à ses hôtes princiers, mais il doit à la duchesse Marie de Mecklembourg, qui est son hôte en ce moment, un hommage tout particulier. C'est, en effet, une des plus belles princesses d'Europe, et des plus remarquables par l'intelligence, le savoir et le goût ; c'est enfin une des princesses étrangères qui aiment le plus la France, son histoire, ses arts et sa littérature.

Nous voudrions pouvoir tracer ici, de cette physionomie lumineuse et captivante, un portrait qui pût rester, mais il y faudrait le pinceau d'un Vigée-Lebrun ou la plume d'un Théophile Gautier.

La princesse Marie est grande, mince, avec un port de reine plein de grâce et de dignité, sans la moindre hauteur. Le visage est admirable, de lignes très pures rappelant par certains côtés Marie Stuart et Marie-Antoinette, ces deux reines de beauté à qui elle tient par le sang. Une splendide chevelure d'un blond cendré se dégage sur la beauté du front ; et ses yeux bleus ont une vivacité et une lumière qui frappent aussitôt ceux qui l'approchent.

Elle a ce qui désespérât tant Mme Vigée-Lebrun dans le portrait de Marie-Antoinette, un teint sans ombres, une carnation neigeuse et rosée dont l'éclat n'a pas d'équivalent dans les couleurs de la palette.

Mais ce qui séduit autant chez cette princesse, c'est le charme des manières, cette grâce qui donne du prix aux moindres paroles, et qui est un don exceptionnel et inné.

Rien n'est banal chez elle, ni timide, ni prodigue, comme il arrive si souvent chez les princesses. Les uns élevés trop sévèrement, les autres trop libres, ou montrant trop de hau-

teur ou perdent le fruit de leur amitié par la façon dont ils l'accordent. Ici rien de semblable, et dès les premiers mots, on est frappé de la naturelle grandeur qui est le fond de cette âme et la rend lumineuse et séduisante.

Elle sait écouter : encore une qualité rare chez les princesses qui s'écourent volontiers quand ils savent parler, et sautillent dans la conversation quand ils sont incapables de briller.

Toute de premier mouvement et d'impression, elle va d'instinct à tout ce qui élève l'âme, les arts, l'histoire, la littérature, mais elle observe aussi ce qui l'entoure, et le fait avec une finesse des hommes et des choses.

Elle parle le français comme une Parisienne, sans chercher ses mots, sans accent, trouvant l'expression juste sans effort, et l'expression parisienne. Elle s'enthousiasme à la musique, suit nos théâtres, et ne comprend pas qu'on y puisse causer au lieu de suivre la pensée du compositeur. Elle a visité maintes fois tous nos musées, le Louvre, Cluny et Carnavalet, s'intéresse à tout et poursuit ses recherches d'art jusque chez les grands collectionneurs.

Elle connaît beaucoup de Parisiens, artistes, écrivains et grandes dames dont la conversation peut instruire. Jamais elle n'est si contente d'une invitation que lorsqu'elle sait rencontrer des Français. Elle a le temps de voir ailleurs des étrangers, des Allemands à Schwerin, des Italiens à Florence où elle habite une grande partie de l'année la villa Médicis. Ici, elle vient pour voir Paris et des Français. Vraiment c'est à se demander si elle est messagère de paix, pour nous faire aimer comme autrefois les compatriotes de Goethe, de Schiller et d'Henri Heine ! Ce serait peut-être un trop difficile miracle !

La princesse Marie est née Autrichienne et est fille d'une princesse de Mecklembourg. Catholique, elle a épousé son cousin germain, le duc Paul-Frédéric, frère du grand-duc de Mecklembourg-Schwerin mort si malheureusement à Cannes, il y a deux ans. Par elle son mari s'est fait catholique, et a renoncé, ce faisant, à ses droits éventuels au trône.

Par sa grand-mère, la princesse descend de cette reine Louise de Prusse dont la beauté et le sourire plein de larmes ne purent toucher Napoléon I^{er} en faveur de sa patrie. Le rude conquérant méprisait le rôle des femmes en politique, bien éloigné du sentiment de Louis XIV qui savait s'en servir et obtenait par la duchesse d'Orléans, Madame Henriette, la neutralité de l'Angleterre, à la veille de faire la guerre à la Hollande.

La princesse Marie a quelques traits de ressemblance avec cette belle reine Louise, et elle a, dit-on, le port de tête majestueux de la Grande Catherine, dont elle descend également par la fille de Paul I^{er}.

Mais que ne trouverait-on pas par l'atavisme ? Les Français parvenus, et que, de vives heures, elle a appris à aimer la France par sa grand-tante la duchesse d'Orléans qui, avérée lorsqu'elle épousa le fils aîné de Louis-Philippe, des dangers qui menaçaient les princesses françaises, répondit que le rôle était assez beau pour faire oublier tous les périls. Elle le prouva en 1848 par son admirable courage.

Nous avons dit que la princesse Marie était des plus instruites ; elle a lu tous nos livres marquants, et en particulier tous nos mémoires. Elle parle du seizième et du dix-septième siècle comme si elle y avait vécu, et se complait en particulier à l'époque de Henri VIII et de Marie Stuart ; mais elle est très moderne en même temps, sait tout ce qui se passe et se dit, et aura peut-être plaisir à l'hommage que nous rendons ici, sans souci des esprits étroits, à une princesse allemande.

Un boulevardier.

Échos

La Température

Les mouvements du baromètre nous causent depuis quelques jours de réelles surprises : lundi en grande baisse, hier mardi au contraire en très grande hausse, c'est-à-dire marquant 770 mm après avoir été à 758 mm la veille ; ce qui n'empêche pas d'ailleurs de fortes tombées de pluie, en France, un peu partout. La température s'est sensiblement abaissée et s'est tenue entre 7° 1/2 et 10° 1/2 pendant la journée ; on notait 10° à Alger et 20° au-dessous de zéro à Moscou. En Provence, un temps frais est probable. Après une assez belle journée, le thermomètre indiquait, le soir, 8° et le baromètre 766 mm.

Monte-Carlo. — Thermomètre : le matin à huit heures, 11° ; à midi, 15°. Beau temps.

Les Courses

Courses à Nice. — Gagnants de Robert Milton :

Prix de Cannes : Tancred.

Prix de la Société : Undolf.

Prix de la Société des Steeple-Chases de France : Trencin.

TRISTES ÉLOGES

La plupart de nos confrères ont décerné hier à la Chambre des députés, pour sa tenue pendant la discussion du budget, des éloges étrangers, certains éloges qui révélaient un curieux état d'âme.

« Voyez donc, se sont-ils écriés, cette Chambre n'a commis aucune incongruité pendant qu'on discutait les questions extérieures. Personne n'a insulté les puissances étrangères. Tout le monde s'est tenu convenablement. Quelle Chambre admirable ! »

En sommes nous réellement là, que les députés méritent un bon point lorsqu'ils ne se comportent pas comme des énergumènes, et faut-il désormais les traiter comme les enfants terribles qu'on félicite de n'avoir rien cassé dans les maisons où on les mène ? On doit le croire, puisque les journaux compliment sérieusement, et puisque les députés ne protestent pas contre ces humiliaires marques d'approbation.

Je m'explique autrement la sagesse de

nos mœurs. Un des bienfaits du service militaire universel et obligatoire a été d'inspirer à ce pays-ci un profond amour de la paix.

Sans doute, il ne reculera pas si son honneur ou son existence étaient en jeu. Mais il faudra que l'atteinte portée à cet honneur, que le danger suspendu sur cette existence soient bien visibles et bien tangibles. Autrement, il ne pardonnera pas aux gens qui l'auront lancé dans la guerre, et sa façon de ne pas pardonner consistera à ne pas menacer. Donc, chaque député, quand il s'agit de l'étranger, tient sa destinée dans sa main, et c'est cela qui l'assagit.

Un des grands griefs de Napoléon I^{er} contre l'Angleterre, il y a un siècle, était le ton insultant des journaux britanniques à son égard. Le gouvernement anglais avait beau lui dire que la loi ne permettait pas de supprimer les journaux, le grand homme qui anéantissait les feuilles avec une signature et nommait les rédacteurs des survivants, n'admettait pas que le roi Georges fût moins puissant que lui.

Aujourd'hui, tout le monde s'accorde à n'attacher aucune importance à ce que disent certains journaux. Il y a des journaux anglais qui insultent la France. Il y a des journaux français qui insultent l'Angleterre. Cela ne signifie rien. Quelques députés auraient même pu se permettre, hier, leurs cabrioles ordinaires. Cela n'eût pas compliqué davantage. Il n'y a que la parole du ministre et les votes du Parlement qui comptent, d'un côté comme de l'autre du détroit.

Et des deux côtés, il y a des ministres qui ne sont pas encore assez fous, il y a des majorités qui ne sont point encore assez déliquescences pour lancer deux peuples dans une guerre qui serait un crime contre le genre humain.

En outre, grâce à la Révolution française, il y a, en Europe, une opinion publique qu'un peuple décidé à en attaquer un autre doit tromper ou convaincre. Et devant elle l'Angleterre aussi bien que la France reculeraient, n'en doutez pas. — J. CORNELLY.

A Travers Paris

Le Journal officiel a publié le décret portant attribution de bourses d'internat et d'externat dans les lycées et collèges.

La promotion comprend 597 boursiers de lycée et 297 boursiers de collège. On sait que les bénéficiaires de ces bourses sont généralement des fils d'industriels, de gendarmes, de petits employés, de militaires, etc., qui ne pourraient pas, sans fautes.

Il serait même intéressant, à ce propos, d'énumérer tous les hommes célèbres ou simplement connus qui ont commencé par être boursiers, et ont dû tout à la générosité de l'Etat de pouvoir faire leurs études et devenir quelqu'un ou quelque chose. La liste en serait longue, et peut-être avons-nous aussi, parmi les noms que vient de donner le Journal officiel, beaucoup de futurs grands hommes.

Il n'en coûte toujours rien de l'espérer. Mais ce que l'on peut constater dès à présent sur cette liste, c'est que la plupart des familles qui figurent au nombre des bénéficiaires ont sept, huit, neuf et jusqu'à dix et onze enfants. On peut donc considérer l'attribution de ces bourses comme une prime à la reproduction, et ne fût-ce que sous ce rapport-là, elles doivent être encouragées et dévoloppées.

M. Daclin-Sibour, gouverneur des îles Saint-Pierre-et-Miquelon, s'embarquera samedi prochain au Havre pour regagner son poste.

Venu en France, en congé, au mois de décembre 1897, ce fonctionnaire y avait été retenu par M. André Lebou, qui se proposait de supprimer les fonctions de gouverneur dans notre possession algérienne. Le successeur de M. Lebou, M. Trouillot, ne voulut prendre aucune décision à ce sujet ; mais, en présence des réclamations de Terre-Neuve au sujet du French Shore, le nouveau ministre des colonies, M. Guillaumet, a pensé que la présence d'un gouverneur titulaire était indispensable à la tête de notre colonie, et il a donné l'ordre à M. Daclin-Sibour de rejoindre son poste.

INSTANTANÉ

M. GEORGE J.-A. DAMBANN

Décoré, au titre étranger, par le ministère des affaires étrangères.

Né aux Etats-Unis, mais habite notre pays depuis plus de vingt-huit ans et l'aime à l'égal du sien. Un véritable « Américain de France », comme on voit.

A largement contribué, dans sa sphère d'action, à développer les relations industrielles et commerciales entre la France et les Etats-Unis, et a bien gagné, par cela même, le ruban rouge qui vient de lui être donné.

Jouit, à Lyon, où il est établi, de l'estime générale. Est également fort apprécié dans la colonie américaine de Paris et dans la haute société parisienne. A épousé, en 1872, Mlle de Cazenove, fille de M. Léon de Cazenove, petit-neveu du fondateur de la ville de Cazenovia, dans l'Etat de New-York, et grand ami de Talleyrand.

Grand sportsman. Préside la Société des Drags de Lyon. Possède, sur le lac de Genève, un élégant cottage bien connu des touristes.

Paris va revoir les zouaves que depuis l'Empire il n'avait acclamés qu'une fois, au passage, lorsqu'ils se rendirent il y a deux ans à Châlons, pour la grande revue du Tsar.

M. de Freycinet vient, en effet, de décider que l'un des nouveaux bataillons de zouaves créés par la loi que vient de voter le Parlement tiendra garnison à Paris. Un autre ira à Lyon.

Les derniers zouaves parisiens furent ceux de la garde impériale, dont le régi-

ment avait sa portion centrale à Versailles.

De leurs brillants officiers, bien peu survécurent à la guerre, et l'on ne trouve plus, à l'Annuaire militaire, que de très rares noms de leur état-major : en tête, pourtant, figure encore le brave général Raison, qui était alors chef de bataillon avec le commandant Lapédagne et le major Couderc de Fonlongue.

Le dernier colonel des zouaves de la garde fut le colonel Giraud, que secondait le lieutenant-colonel Hubert de La Hayrie.

FABLE

Comme il était las de Paris, De ses scandales et des cris Des députés, des journalistes ; Comme il avait signé beaucoup de listes, Dans lesquelles il déclarait Qu'il s'inclinait devant l'Arrêt, Ainsi qu'il s'inclinait, du reste, Devant le Sabre et la Robe et même la Veste ; Devant les soldats et les magistrats, Devant les prélats, les et ceteras ; Devant Brisson, devant Dupuy, devant Méline, Mon ami dit : « Voilà six mois que je m'incline, J'en ai vraiment assez. Je vais passer au rang des crustacés, Si je ne quitte pas cette folle patrie. »

Il partit. En Belgique, en Hollande, en Hongrie, Partout, bien entendu, On ne parlait que du... Il partit. En Russie, en Turquie, en Asie, Chacun chantait cet air : Notre avis c'est qu'Est-ce... Il partit. Mais en Perse, en Chine, Comme dans l'île de Ceylan : Votre affaire, c'est lent, La suivre nous échine ! Lui disait-on, De Téhéran jusqu'à Canton.

Un jour qu'il arrivait au Pôle, Un ours blanc mit sur son épaule Sa lourde patte et dit : « Mon cher, La chair de l'homme est une chair Que j'aime quand je la rencontre. Or, tes jours se seront ravis Si tu n'es pas de mon avis Sur Picquart. Et-tu pour ou contre ? »

MORALE

... superflus ! ... n'en parlons plus !

Fun.

« L'affaire » ne porte point malheur à tout le monde. Le capitaine Lebrun-Re naud vient d'épouser une veuve qui lui a apporté, nous dit-on, 110,000 francs de rente.

La progression des propositions ou dépenses continues au Palais-Bourbon, avec un infatigable entrain.

M. Jules Roche montrait hier dans le Figaro que les augmentations demandées par les députés s'élevaient à 26 millions 939,819 francs, et ajoutait que ce chiffre ne tarderait pas à être dépassé de plusieurs millions.

Nos chers souverains n'ont pas voulu faire mentir sa prédiction ; les nouveaux amendements distribués hier comprennent une augmentation totale de crédits de 3,521,477 francs, — ce qui porte l'ensemble de l'augmentation proposée par l'initiative parlementaire à 29,501,296 francs.

Avouez que si les contribuables qui ont nommé les députés sur leur promesse de faire des économies ne sont pas contents, ils sont bien difficiles.

Une doctoresse en médecine, Mlle Bon-signorio, oculiste, vient de déposer au Conseil d'Etat un pourvoi en cassation, pour abus de pouvoir, contre le Conseil de l'Université qui, à deux reprises différentes, bien qu'elle fût dans les conditions requises, lui a refusé l'autorisation d'ouvrir un cours libre d'ophtalmologie à la Faculté de médecine.

Cette autorisation étant donnée sans difficulté aux docteurs du sexe fort qui en font la demande, Mlle Bonsignorio estime qu'on ne peut, sans flagrante injustice, la lui refuser. Le jugement qui sera prochainement rendu par le Conseil d'Etat, à ce sujet, présentera un certain intérêt.

Ce soir aux Folies-Bergère, soirée de gala à l'occasion de la première représentation de la Princesse au Sabbat.

Le Tournoi international organisé par le Vélo avait attiré hier soir aux Folies-Bergère une assistance énorme, qu'on peut évaluer à quatre ou cinq mille personnes.

Les luttes, très impressionnantes, ont enthousiasmé les spectateurs qui, debout, agitant chapeaux et mouchoirs, ont fait aux vainqueurs de frénetiques ovations.

Après un combat de 35 minutes, Laurent le Beaucairois a tombé Constant le Boucher.

La seconde rencontre entre le Turc Coudezelli et Daumas Pique-Planque, s'est terminée par la victoire du Turc.

Ce soir, le Russe Pytlasinski et Sabès le Bordelais lutteront pour leur demi-finale du second tour.

Hors Paris

De notre correspondant de Bruxelles : « Ont arrivés de Paris pour saluer le duc et la duchesse d'Orléans : S. A. R. le duc d'Alençon, le général de Charette, MM. Keller, duc de Mortemart, Le Gonidec de Traissan, marquis de Perigny, G. Huillard, comte et comtesse de La Chambric, comte et comtesse de Guerne, baron R. de Vaux, etc. »

Au déjeuner, qui a eu lieu à une heure et demie, le duc et la duchesse d'Orléans avaient réuni à leur table une quinzaine de leurs amis.

Nouvelles à la Main

Ménage bourgeois :
 — Tu devrais aller voir ton ami Duplantin, qui est plus malade.
 — Ah ! ma foi non.
 — Ça promènerait le chien...
 — Tiens ! c'est une idée.

Béthisy à un nouveau décoré :
 — Enfin, vous êtes content ?
 — Très content. J'ai même peur, dans la rue, de trop le laisser voir... C'est une affaire de huit jours.
 — Eh bien, ne sortez que le neuvième !

Le Masque de Fer.

Les petits ruisseaux...

LE DÉPUTÉ, à un de ses électeurs. — Eh bien ! mon ami, voici le grand jour qui approche...

LE DÉPUTÉ. — Quel grand jour ?

LE DÉPUTÉ. — Celui des élections, celui où vous exercerez les droits sacrés du citoyen, celui où vous allez investir de votre confiance l'homme qui vous en semblera le plus digne...

LE DÉPUTÉ. — Vous appelez ça un grand jour ?

LE DÉPUTÉ. — Je n'en conçois pas qui mérite mieux ce titre.

LE DÉPUTÉ. — Je vais vous dire une chose... Je crois que je ne voterai pas cette fois-ci.

LE DÉPUTÉ. — Vous badinez ?

LE DÉPUTÉ. — C'est sérieux. Je ne me sens pas le cœur à voter.

LE DÉPUTÉ. — Vous allez vous abstenir, vous ! Un de mes plus fidèles électeurs, un de mes plus anciens... Oh !

LE DÉPUTÉ. — Que voulez-vous ? Ça ne me dit rien...

LE DÉPUTÉ, inquiet. — Ah ça ! qu'est-ce qui vous prend, mon cher ami, mon vieil ami ? J'ai pris l'habitude de compter sur votre voix, et vous m'abandonneriez au dernier moment !

LE DÉPUTÉ, soupirant. — Il y a des années où l'on n'est pas en train.

LE DÉPUTÉ. — Moi qui vous ai fait nommer ! Car si vous êtes fonctionnaire, si vous gagnez deux mille quatre cents francs par an en travaillant deux heures par jour, c'est à moi que vous le devez...

LE DÉPUTÉ. — Que voulez-vous qu'on fasse aujourd'hui avec deux

guerre détruirait ses installations industrielles et amènerait des crises.

Soulement, les intrigues de chancellerie ou des impulsions haineuses de foules déchaînées la guerre, les capitalistes ne sont pas assez puissants pour déjouer ces intrigues ou arrêter ces mouvements ; il faut une force morale, qui est la nôtre. Une force morale qui puisse s'exercer d'une manière permanente. Le socialisme l'exerce, et l'exercera de plus en plus, à mesure qu'il grandira en puissance, en nombre et en sagesse.

En puissance et en nombre ! Consultez les statistiques électorales non seulement de France, mais d'Angleterre, d'Allemagne, d'Italie ! En sagesse ! Demandez-vous s'il a jamais été le gouvernement dans l'œuvre de paix qu'il a entreprise ! (Applaudissements à l'extrême gauche.)

Il y a là, certainement, une idée originale. Ce malheureux capitalisme, pris ainsi entre son envie de fabriquer des canons pour gagner de l'argent et son désir de maintenir la paix pour n'en pas perdre, ressemble un peu à ce quadragénaire grisonnant que ses deux malheureux épilateurs tour à tour, jusqu'à le rendre chauve. M. Fournière lui-même semblait pris pour lui d'une douce pitié.

On commençait à demander la clôture, lorsque M. Cazals, député du Cantal, a éprouvé le besoin de broder quelques variations nouvelles sur Fachoda et sur notre expansion coloniale qu'il trouve un peu excessive. Il a parlé et l'homme prudent et raisonnable, comme tous les Auvergnats. Après lui, M. Robert Surcouf, député de Saint-Malo, a maudit une fois de plus, aux applaudissements de la Chambre, cette infatigable ambition anglaise qui voudrait arracher Terre-Neuve à la France. Terre-Neuve, c'est-à-dire la grande pêche qui est une école d'héroïsme pour nos marins normands et bretons. Terre-Neuve où nous avons des droits deux fois séculaires, dont un amiral français a fait trop bon marché.

M. Robert Surcouf, dont le nom seul est éloquent, a chanté en vrai virtuose sa cavatine patriotique et l'encouragement de la Chambre lui a encouragé cette corde vibrante toujours. M. Delcassé l'a rassuré par une déclaration bonne à retenir : « A Terre-Neuve, nos droits sont incontestables ; personne ne les conteste et rien n'empêche qu'ils soient librement exercés ».

M. Chastenet, député de la Gironde, a appelé l'attention de la Chambre sur les « dépenses extraordinaires » du département ; M. Delcassé lui a promis d'organiser un contrôle sérieux, et M. Chastenet n'a pas insisté. Soyez sûrs que M. Delcassé le fera comme il lui dit.

L'amendement relatif à la suppression de l'ambassade française auprès du Vatican est entré, depuis vingt ans, dans la catégorie des choses inévitables. Cette fois, c'est M. Marcel Sembat, député socialiste de Montmartre, qui la présente. Comme il a été repoussé à maintes reprises par tous les ministères radicaux, y compris MM. Goblet et Bourgeois, il avait peu de chances d'être accepté par un cabinet de concentration.

M. Sembat l'a défendu avec une certaine ardeur : « On allègue toujours que la Papauté est une grande puissance morale ; pourquoi, alors, ne pas accrédi-ter un second ambassadeur auprès du général des Jésuites, qui est encore une plus grande puissance morale que la Papauté ? »

Le ministre a été très net : « M. Delcassé... Lorsque l'Allemagne et la Russie ont senti la nécessité d'avoir un représentant auprès du Pape, il est clair que cette nécessité s'impose bien plus à la France, à raison de sa population presque tout entière catholique, et de ses traditions qui doivent lui inspirer respect et fierté. L'amendement est encore plus inopportuniste que les amendements précédents, au lieu de négocier avec le Pape, qui a été consacré notre protecteur sur les chrétiens d'Orient ».

L'amendement de M. Marcel Sembat a obtenu 198 voix contre 323. Suivant une expression dont tous les orateurs ont furieusement abusé aujourd'hui, l'antichristianisme n'est pas encore devenu un article d'exportation.

Le passé républicain sur un certain nombre d'observations sans grande importance, échangées entre le ministre et quelques députés, pour arriver à un autre amendement socialiste, conçu exactement dans le même esprit que celui de M. Marcel Sembat. M. Dejeante a demandé une réduction de 45,000 francs sur le crédit affecté aux établissements français en Orient et en Extrême-Orient.

M. Dejeante prétend que les missionnaires sont des fonctionnaires dangereux, et que « les Jésuites ont été, dans une certaine mesure, la cause des massacres arméniens ». Il ne sera heureux que si on leur coupe les vivres. Le ministre le déconcerte en lui répondant qu'il vaudrait mieux augmenter le crédit que de le diminuer. De son côté, M. l'abbé Lemire fait observer qu'il ne s'agit pas ici d'une œuvre confessionnelle, mais d'une œuvre patriotique.

L'abbé a raison, mais il ne convaincra jamais ni M. Sembat ni M. Dejeante. L'amendement hostile aux établissements français de l'Orient n'a obtenu que 138 voix contre 401.

Le budget des affaires étrangères est voté. Il a subi, au demeurant, aucune anicroche et c'est à peine si son rapporteur, M. Georges Berger, a eu besoin d'intervenir. Heureux les rapporteurs qui n'ont pas d'histoires !

Pas-Perdus.

LE SÉNAT

Choses de Corse et produits alimentaires, c'est toute la séance.

M. Hébrard demande qu'on étende à la Corse l'élevage de cinq à huit kilogrammes du poids des colis postaux, et M. de Casabianca appelle l'attention du gouvernement sur les services maritimes postaux, dont les descendants de Colomba estiment avoir fort à se plaindre.

Le ministre du commerce prodigue à M. Hébrard les meilleures promesses : « Dans quelques jours, la Corse sera assimilée aux autres départements ». Il inonde ensuite M. de Casabianca d'eau bête de Cour, car, si nous n'avons plus de Cour, les ministres ont toujours une abondante provision d'eau bête : La situation me préoccupe ; je déposerai, dans le plus bref délai possible, un projet de loi. » Mais M. de Casabianca, que de nombreuses déceptions ont fini par rendre sceptique, lui demande docilement : « Et vous ne le retirez pas ? »

Nous arrivons ensuite aux produits alimentaires, et, ici, la question est double : elle est militaire et civile.

On sait que, pour ne rien perdre, l'administration de la guerre distribue aux soldats des conserves dont la fraîcheur laisse un peu plus qu'à désirer. Le Parlement a déjà dû appeler, à diverses reprises, l'attention des ministres sur des cas d'empoisonnement, et les précédents de M. de Freycinet avaient pris l'engagement de supprimer toutes les conserves accumulées dans les magasins depuis plus de quatre ans. Cette promesse ne semble pas avoir été exactement tenue, et M. Visser signale de nouveaux accidents qui se sont produits à Sens : « Il n'y a eu, dit-il, qu'un seul cas de mort ! » C'est beaucoup trop.

M. le ministre de la guerre. — Le problème n'est pas simple. On est obligé d'entretenir, en prévision des services de campagne, des stocks considérables de conserves, ce qui fait qu'il y a toujours un grand nombre de conserves qui doivent être fabriquées longtemps à l'avance.

Il s'agit de concilier la santé des troupes avec les nécessités budgétaires ; mais le Sénat peut être certain que, tout en tenant un très grand compte de ce dernier argument, je m'inspirerai surtout de la première considération. (Très bien !)

Nous arrivons ensuite à la répression des fraudes dans la vente des marchandises, et dans la fabrication des denrées alimentaires plus spécialement destinées à la population civile.

Le Sénat vote le projet de loi, en réservant les discours pour la seconde délibération.

P. B.

L'INCENDIE DE PETIT-BOURG

Le bruit se répandait hier soir dans Paris que le feu était aux moulins de Corbeil et à la colossale minoterie de la maison Darblay.

C'en était pas à Corbeil, mais tout près, à l'usine non moins importante de la maison Decauville, à Petit-Bourg.

On sait que les usines Decauville fabriquent non seulement les chemins de fer portatifs qui portent ce nom, mais aussi des bicyclettes, tricycles à pétrole, voitures à vapeur, etc., etc.

C'est dans l'usine où se fabriquent les automobiles que l'incendie s'est déclaré.

Cette usine est située au lieu dit « les Tarterets », à cheval sur les communes de Petit-Bourg et d'Essonnes. Elle comprend une série de bâtiments occupant une longueur de cinq cents mètres sur un cent cinquante de large. Elle occupe environ deux cents ouvriers.

Il était midi vingt. La plus grande partie du personnel était partie déjeuner. Il restait environ, dans les ateliers, trois cents ouvriers qui, pour ne pas laisser l'outilage improductif, prennent leurs repas à d'autres heures. Tout à coup, le concierge de la porte principale, n° 2, donnant sur la route d'Evry-Petit-Bourg, aperçut une colonne de fumée surgissant d'un immense bâtiment situé au centre et où se trouvent les bureaux, les ateliers de vernissage et de nickelage et le hall d'expédition des tricycles et voitures.

Il sonna immédiatement la cloche d'alarme. Les ouvriers qui se trouvaient au dehors accoururent et se joignirent à ceux qui étaient restés, pour commencer à combattre l'incendie.

M. Ferrari, directeur de l'usine, fit mettre immédiatement en batterie la pompe à bras. En présence de l'impossibilité de l'incendie, cette pompe ne pouvait être d'un grand secours. Heureusement arrivèrent rapidement la pompe à vapeur de Corbeil, celle de la papeterie d'Essonnes, celle des moulins Darblay, celle de Saintry, de Soisy-sous-Etiches, d'Evry, etc., en tout vingt pompes, dont trois à vapeur. Sous les torrents d'eau, l'incendie diminua vite d'intensité, et à trois heures et demie on pouvait se considérer comme maître du feu.

On a néanmoins continué à arroser les débris jusqu'à huit heures, moment où les pompes ont pu se retirer.

Les dégâts sont énormes. On les évalue à huit cent mille francs, tant pour les bâtiments détruits — quatre-vingts mètres environ — que pour l'outilage et les marchandises. Il y avait en effet, dans le hall d'expédition, plusieurs voitures système de Dion-Bouton, cinquante tricycles à pétrole, de nombreuses pièces détachées.

La comptabilité a été sauvée. La machine qui fournit l'électricité a été préservée par la pompe de la gare.

La population d'Essonnes, de Corbeil, d'Evry, etc., accourue, a prêté aux pompiers et aux sauveteurs le plus actif concours.

Georges Grison.

LE MONDE RELIGIEUX

LA RÉUNION DE L'ŒUVRE DES CAMPAGNES

Mgr Touchet, évêque d'Orléans, a présidé avant-hier matin, dans l'église des Jésuites de la rue de Sévres, la réunion annuelle de l'œuvre des Campagnes, œuvre dont le but, d'une incontestable utilité sociale, est la conservation de la foi dans les paroisses catholiques pauvres, et qui, pour atteindre ce but, vient puissamment en aide au clergé dans l'organisation des missions, la fondation des écoles libres, l'institution des bibliothèques paroissiales, des patronages et de toutes les associations de piété et de charité.

S. A. R. M^{me} la duchesse de Vendôme, la très dévouée présidente de l'œuvre, assistait à cette réunion, au cours de laquelle l'évêque d'Orléans, après avoir béni la messe, a prononcé, dans la forme familière où il excelle, un discours qui a vivement intéressé l'auditoire nombreux, composé de l'élite de l'aristocratie parisienne, groupé autour de la chaire du Gesù.

Reconnu, outre la duchesse de Vendôme : comtesse Urbain de Maille, comtesse Louise de Morré, Mmes de La Rocheville, de Passage, comtesse Marthe de Villeneuve-Bargemon, Mlle Aubineau, comtesse de Madré, comtesse de Franqueville, comtesse Aymes de La Chevalerie, Mlle Redfern, général Récamier, comte A. de La Forest-Divonne, marquis R. de Villeneuve-Bargemon, Mlle Borély de La Touche, baronne de Silvestre, etc.

L'évêque d'Orléans n'a dit qu'un mot de l'œuvre des Campagnes, non moins connue des auditeurs que de lui-même. Au lieu de se dépenser, comme il arrive trop souvent en pareil cas, en compliments inutiles, il a jugé plus digne de la chaire chrétienne, plus digne aussi de l'assemblée qui l'écoutait, de plaider de-

vant celle-ci une cause chère entre toutes à son cœur d'évêque et de Français, la cause de Jeanne d'Arc.

Mgr Touchet a fait éloquentement et simplement l'histoire du procès de béatification, dont nous avons, en d'autres circonstances, fait connaître au lecteur les miracules. Puis il a raconté trois miracles obtenus récemment par l'intercession de la Vénérable, trois guérisons, celle d'une religieuse d'Aras atteinte d'une carie des os et celles de deux religieuses de Saint-Charles de Nancy condamnées pour un méningite tuberculeux, la seconde pour une fluxion de poitrine. Ce dernier cas surtout est extrêmement curieux, la guérison s'étant produite, selon des témoignages qu'il paraît impossible de révoquer en doute, à l'heure même où la supérieure de la communauté, sans en rien dire à personne, pas même à l'intéressée, mettait pieusement en demeure Jeanne d'Arc d'accomplir dans ce couvent un second prodige si elle était vraiment l'auteur du premier.

Pour être placée enfin sur les autels, il faut que l'héroïne fasse des miracles. Le moment, comble pour elle, est donc éminemment favorable pour lui en demander. Et il supplie ses auditeurs d'invoyer incessamment Jeanne d'Arc en faveur des malades qui leur sont chers. Car la France doit retirer un grand bien spirituel de la glorification de sa libératrice. Notre pays souffre, non pas d'un manque de catholicisme, non pas même d'un manque de christianisme, mais de quelque chose de pire. Il est malade d'athéisme, et le temps est passé des démonstrations savantes. « Nous pouvons prouver, nous ne pouvons plus croire », dit Mgr Touchet, qui je ne puis m'empêcher de trouver un peu pessimiste. « Ce qu'il faut montrer à la France, c'est un être à travers lequel elle aperçoit Dieu. Cet être, c'est Jeanne d'Arc ».

M. l'abbé Odellin, qui devait prononcer un discours, a renoncé à prendre la parole afin de ne pas prolonger outre mesure la cérémonie, qui a terminé le salut du Saint Sacrement, donné par Sa Grandeur.

Julien de Narfon.

Nouvelles Diverses

LA CHARITÉ

Nous avons reçu pour les infortunes recommandées par le Figaro :

M. B. pour M. Marcel Colombier, rue Saint-Maur, 400 fr. — G. M., pour la famille Colombier, 40 fr. — M. P. A., 20 fr. — Une anonyme, 40 fr. — Anonyme de Graz (Autriche), pour Verdier, 100 fr. — Anonyme, 40 fr. — Mme H. B., 40 fr. — Anonyme 2 fr. 85 timbres-poste. Anonyme, famille Verdier, 5 fr.

Total : 297 fr. 85.

Dans notre numéro du 12 décembre dernier, nous avons raconté que M. Ernest Grenne, docteur en droit et ex-conseiller à la Cour d'appel d'Alger, avait versé sept heures du soir, frappé, rue Brochant, de trois coups de canne à épée dans le côté gauche, son beau-père M. Fabre, commandant d'infanterie en retraite.

Pendant que des passants relevaient la victime et la transportaient dans une pharmacie, le meurtrier s'efforçait de prendre la fuite. Toutes les recherches n'avaient pu, jusqu'à ce jour, aboutir à la découverte de l'endroit où il avait pu se réfugier.

Une dépêche de notre correspondant de Tourcoing nous a appris, hier, que M. Grenne, arrêté à Bruxelles, en vertu du mandat d'arrêt décerné contre lui par le Parquet de la Seine, venait d'être remis par les gendarmes de Bruxelles entre les mains de leurs collègues de Tourcoing.

M. Grenne, qui a été provisoirement écroué à la prison de cette ville, sera dirigé demain sur Paris.

Nous avons dit, hier, en racontant le double suicide de Mme Perot et de sa fille, rue de La Harpe, que le Perot avait disparu et qu'il n'était pas éloigné de penser que lui aussi s'était donné la mort.

M. Perot s'est présenté hier matin chez M. Berthelot, commissaire de police. Il a déclaré qu'il venait d'apprendre par les journaux le drame qui s'était passé chez lui, ajoutant que sa femme et sa fille avaient, depuis ce jour-là, disparu, et qu'il les cherchait absolument qu'il partageait leur sort. C'était chez elles une idée fixe qu'elles entretenaient constamment par des conversations lugubres.

Lorsque, poursuivit-il, je voulais les distraire, leur dire qu'il faisait tout de même bon de vivre, elles m'insultaient et me fermaient la bouche. Aussi m'absentais-je le plus souvent possible, car je ne pensais pas qu'elles se tueraient en mon absence. Et c'est pourquoi je suis parti, dimanche. La maison, d'ailleurs, avec la présence continuelle de ces deux folles, était un enfer pour moi.

Car c'étaient des folles, monsieur. Depuis la mort de ma jeune fille, en 1895, elles avaient l'esprit un peu détraqué. La mère ne voulait pas que je me mariasse, elle voulait que je consacrais aux arts : au piano, au violon, au dessin. Pendant ce temps, je faisais le ménage et j'avais la lingère. La mère sortait, elle vendait dans les rues des légumes, elle gagnait par jour 30 fr. Car nous n'étions pas dans la misère ; ce n'est pas la misère qui les a poussées au suicide, c'est la monomanie. J'ai une pension de 610 fr., et la mère ne voulait pas que je la touchasse.

Pourquoi je ne vous ai pas avertis, monsieur le commissaire ? D'abord, la mère avait dit que, si je vous disais un mot, si quelqu'un de chez vous venait chez elle, elle le tuerait.

Les obsèques de ces deux malheureuses femmes auront probablement lieu aujourd'hui.

DISCUSSIONS SÉNATORIALES

Deux camarades, Louis Pradeau, trente-huit ans, et Emile Pellegrin, trente ans, se trouvaient, avant-hier, dans un débit de vin, boulevard de Vaugirard. Après avoir devisé de choses et d'autres, ils se mirent à parler de « l'affaire ». Les avis étant partagés, la discussion ne tarda pas à s'envenimer et, après un échange d'injures, les deux camarades s'armèrent chacun de son couteau et entamèrent une lutte si acharnée que personne n'osa intervenir.

Tous les deux se sentant si grièvement blessés que leur transport à l'hôpital Broussais a été jugé nécessaire.

Une heure plus tard, deux marchands de chevaux, Léon Courty et Léon Mauly, se sont pris de querelle, à propos d'une femme, dans la rue de Poissonnière. Ils se prirent corps et Mauly tomba bléssé, frappé d'un coup de couteau en plein cœur. Le malheureux est mort presque instantanément. Son corps a été transporté à la Morgue.

Le meurtrier, qui s'était enfui, a été retrouvé et arrêté, au jour, dans un grenier situé derrière la chambre de sa victime. Il avait encore sur lui le couteau dont il venait de faire un si terrible usage et dont la lame était encore teinte du sang de Mauly.

Il a été envoyé au Dépôt.

ACCIDENTS

M. Albert Denisart, âgé de trente-trois ans, journalier, demeurant 108, rue de Rambuteau, traversait, avant-hier soir, la place de la Concorde, lorsqu'il fut renversé par une voiture

de place dont le cheval marchait à une très vive allure.

Au lieu de s'arrêter pour porter secours à celui qu'il venait de culbuter, le cocher fouetta vigoureusement sa bête et ne tarda pas à disparaître.

Relévé par des témoins de l'accident, M. Denisart a été transporté à l'hôpital Beaujon. Son état inspire les plus sérieuses inquiétudes.

M. Allo, de la maison Dun et Clé, 45, faubourg Poissonnière, avait depuis deux mois comme garçon de bureau un nommé Joseph Tanguy, âgé de vingt-neuf ans, né à Lannion (Côtes-du-Nord).

On avait toute confiance en cet homme. On va voir comme il méritait cette confiance. Hier, pendant que les employés étaient à déjeuner, Tanguy entra dans le bureau du patron, et au moyen d'une clé qu'il s'était procurée on ne sait comment, il ouvrit le coffre-fort, où se trouvaient des valeurs et des bijoux.

Mais, à ce moment, M. Allo arriva. Tanguy, surpris, n'eut pas le temps de refermer le coffre-fort. On envoya chercher des gardiens de la paix, et le Breton fut conduit au bureau de M. Archer, commissaire de police.

Je ne voulais rien voler, a-t-il allégué pour sa défense. Je voulais seulement savoir comment était fait en dedans.

Il n'en a pas moins été envoyé au Dépôt.

Jean de Paris.

Gazette des Tribunaux

COUR D'ASSISES : Le beau mariage de M. Cassé.

Verdict. — NOUVELLES JUDICIAIRES.

Les débats du procès de la femme Demorlier, dite de Mortière, qui avait si audacieusement épousé, volé et mystifié M. Cassé, en se faisant passer pour veuve alors qu'elle était bigame, ont pris fin hier devant le jury de la Seine, après le réquisitoire de M. l'avocat général Fournier et la plaidoirie de M. Lévy-Alvarès.

Reconnue coupable de bigamie, de faux devant un officier d'état civil et de vol — on n'a pas oublié qu'elle avait mis à sac le coffre-fort de l'excellent veuf — Mme Demorlier a été condamnée à cinq ans de travaux forcés.

C'est le 6 février que comparaitra devant le jury Xavier Schneider, l'assassin de Mme Leprieux, la fleuriste de la rue Saint-Denis.

Petite jurisprudence vélocipédique. La 4^e Chambre civile, présidée par M. Séré de Rivière, vient de décider que les propriétaires de chiens sont responsables des chutes de bicyclistes.

Il s'agissait, dans la circonstance, du chien d'un habitant de Bougival, M. Merlin, qui s'était mis à aboyer après la bicyclette d'un sieur Deroque.

En voulant chasser le chien, d'un coup de pied, M. Deroque perdit l'équilibre, tomba de sa machine, se frotta le poignet gauche et écrasa un porte-cigares en argent du Caucase qu'il avait dans sa poche.

M. Deroque demandait 500 francs de dommages-intérêts à M. Merlin.

Sur la plaidoirie de M. Max Vincent, le Tribunal lui a accordé 200 francs.

Albert Bataille.

Informations

Marine. — Le croiseur *Friant* entrera en armement définitif à Brest, le 1^{er} mars, pour être affecté à la division d'application de l'École supérieure de marine.

Au Luxembourg. — Le musée du Luxembourg a communiqué hier les modifications annoncées par le ministre de l'Intérieur, M. Edouard Chantelat, une aquarelle du regretté Charles Garnier et un dessin de Drian.

Très prochainement, dans ce musée, s'ouvrira l'exposition momentanée de l'ensemble du don de M. Ch. Hayem, dont il n'a été présenté au public que quelques ouvrages.

Conférences dramatiques. — Nous avons parlé hier de M. Eugène Lintilhac, l'auteur de l'ouvrage qui porte ce titre, et de sa si curieuse préface dont pourront tirer profit tous les professionnels de la parole en public. On nous demande aujourd'hui quel est l'éditeur de *Conférences dramatiques*. C'est M. Paul Ollendorff.

L'hôpital Péan. — L'hôpital international, situé 11, rue de la Santé, et fondé par le docteur Péan, est complètement réorganisé, à la suite de la disparition de la Polytechnique.

Pour perpétuer la mémoire de son illustre fondateur, il prend désormais le nom d'*Hôpital Péan*.

Le docteur Delaunay, ancien chef de clinique de M. Péan, qui, depuis la mort du Maître, a assumé la lourde tâche de lui succéder, reste chargé de la direction des services chirurgicaux.

En dehors de la chirurgie, la nouvelle organisation comprend également des services de médecine générale et spéciale sous la direction de docteurs, anciens internes des hôpitaux, de façon à constituer un enseignement médico-chirurgical complet.

Ainsi se trouvera réalisé le plan tracé par l'éminent chirurgien qui, à sa mort, en avait laissé l'exécution à sa famille et à ses élèves.

Les courtiers de publicité. — Le Syndicat des courtiers de publicité du département de la Seine (journaux et publications diverses) vient d'installer son siège social, 2, rue Buffault, au coin du faubourg Montmartre.

Moyennant une cotisation annuelle de douze francs, les courtiers de publicité, membres actifs du Syndicat, y trouveront, en même temps qu'un local confortable, toutes les publications auxquelles ils peuvent être intéressés à donner des affaires, ainsi que tous les renseignements sur les tarifs. Ils pourront enfin faire leur correspondance et y travailler à loisir.

Un téléphone est mis à leur disposition. C'est grâce à l'appui effectif des principaux journaux de Paris et de la province que le syndicat peut offrir à ses adhérents tous ces avantages pour une cotisation aussi minime.

Les adhésions sont reçues chaque jour au siège social, 2, rue Buffault.

Bal. — Le bal annuel de l'Association amicale des anciens élèves de l'École centrale aura lieu le 4 février prochain, dans les salons de l'hôtel Continental.

Le Président de la République a bien voulu accepter l'invitation des membres du Comité de l'Association et il assistera au bal.

TÉLÉGRAMMES ET CORRESPONDANCES

Du 24 Janvier

Collision entre deux navires de guerre anglais

LONDRES. — Une collision a eu lieu hier entre le cuirassé *Collingwood* et le croiseur-école *Curaçao*. Ce dernier a subi des avaries très graves.

Les obsèques de M. Dollis

ORLÉANS. — Aujourd'hui, en l'église Saint-Patrice, ont eu lieu les obsèques de M. Dollis, lieutenant-gouverneur du Congo. Les cordons du poêle étaient tenus par MM. de Lamothé, gouverneur général du Congo ; Liotard, gouverneur du Haut-Oubangui ; Gentil, explorateur, et le lieutenant-colonel Beaugé. L'absoute a été donnée par Mgr Leroy, vicaire apostolique, supérieur des missions du Saint-Esprit.

M. Guillaud, ministre des colonies, était représenté par M. Ballay, gouverneur de la Guinée. Le deuil était tenu par M. Michel Dollis, administrateur des colonies.

Au cimetière, M. de Brazza, arrivé pendant la cérémonie religieuse, a prononcé l'éloge du défunt. Des discours ont été également prononcés par MM. de Lamothé, Liotard, Guyot, délégué du Congo au Conseil supérieur des colonies, et Cravetier, au nom de la Société commerciale de Paris.

Deux cents ouvriers sans travail et sans pain

MALAUNAY (Seine-Inférieure). — Par suite de l'incendie qui a détruit entièrement la filature de M. Offroy, de nombreuses familles d'ouvriers vont se trouver pendant de longs mois sans ouvrage et sans pain. L'industrie du coton traverse depuis quelques temps une crise dont on ne peut prévoir la fin, et qui doit encore se faire douloureusement sentir parmi la population ouvrière. Dans ces conditions, la pénible situation dans laquelle vont se trouver les familles atteintes par le sinistre, qui dans une autre circonstance n'aurait eu qu'un effet momentané, menace de se prolonger jusqu'à la reconstruction et la mise en marche de la filature de M. Offroy. Deux cent deux ouvriers sont en chômage, et ce qu'il y a de plus douloureux, c'est que dans ce nombre figurent vingt-neuf familles entières.

Le plupart de ces ouvriers ne pourront, à part les trois mois de travaux d'été, trouver les moyens de gagner leur vie jusqu'au terme prévu de la reconstruction. La somme nécessaire pour soulager toutes les infortunes est donc considérable, et le bureau de bienfaisance de Malaunay se trouvant dans l'impossibilité matérielle d'y faire face, le maire, M. G. Pellerin, informe le public qu'une liste de souscription publique est ouverte à la mairie de Malaunay.

Cet appel, sans aucun doute, sera entendu.

Double exécution capitale

ORAN. — Une double exécution capitale a eu lieu ce matin au plateau de Saint-Michel, situé à environ 400 mètres de la prison civile.

Les deux misérables qui ont été exécutés sont le Marocain Bouharfa, auteur du quintuple assassinat d'Arbal, et Negro Kara Ould Faradj, assassin de M. Joseph Moulin, à l'Ougasse.

Ce matin, à six heures et demie, quand on leur annonça le rejet de leur grâce, Negro Kara se dressa tremblant, les larmes aux yeux, et par deux fois répéta les paroles de l'interprète et protesta de son innocence. Bouharfa s'écria d'une voix forte : « J'ai commis une grande faute et je suis heureux de mourir, car Dieu l'a voulu ».

Negro Kara est descendu du fourgon le premier. Les parents des familles Santa-Maria, de Moulin, vêtus en grand deuil, se tiennent près des bois de justice.

Negro porte ses regards vers eux. Arrivé devant la planchette, il recule, mais il est vigoureusement repoussé. Quelques secondes s'écoulent, le couperet tombe et remonte.

Bouharfa, amené à son tour, se retourne sur la bascule et résiste aux aides qui finissent par le coucher sur la machine. Le couperet retombe.

La double exécution est terminée. Un parent de la famille Santa-Maria conduit jusqu'au panier un jeune garçonnet, nouveau des victimes, et lui montrant la tête de Bouharfa, lui dit : « Regarde la bien, tu es vengé ».

Les tremblements de terre

ATHÈNES. — Les secousses de tremblement de terre ont continué aujourd'hui, mais plus faibles.

La ville de Nissi a été très éprouvée par une forte secousse. De nombreuses maisons sont lézardées.

Les dégâts sont plus considérables dans le département de Kyparissia, où cinq villages ont été complètement détruits.

NEW

